

# Quelques Réflexions sur le Nihilisme.

## I. L'être vivant, l'homme, la société.

### 1. L'ÊTRE VIVANT

Les *êtres vivants*, les individus au même titre que les groupes, sont des unités partiellement isolées, ni tout à fait ouvertes, ni tout à fait closes, caractérisées par la présence d'une *structure*. Nous appelons structure l'ensemble des rapports relativement permanents entre des éléments changeants, qui sont interdépendants et se conditionnent à l'intérieur d'une totalité relativement constante. Chaque être possède un mécanisme qui lui permet de se maintenir en équilibre envers la réalité extérieure, tout en dépendant de ce monde. La notion de structure dénote une relation entre l'interne et l'externe et, au dedans de l'interne, un rapport particulier entre le tout et les parties. Dans les deux cas, il est question d'une permanence relative, non pas en dehors mais au travers un mouvement. En tant que phénomène structuré, l'être vivant est relativement constant par rapport à un monde extérieur changeant et une mobilité interne.

C'est le phénomène *norme*, qui procure à une structure son caractère de structure. Nous appliquons ce terme de norme au mécanisme par lequel la structure se maintient malgré des changements internes ou des facteurs perturbateurs externes. Si l'organisme reste entièrement dans sa norme, il n'y a pas de déviation par rapport à la structure. En l'absence de perturbation, il n'y a pas d'enregistrement d'une déviation dans l'organisme, donc pas d'information. L'information ne se présente que lorsqu'apparaît une déviation de la règle. Ainsi, la possibilité d'information augmente à mesure que grandit la possibilité de déviation. L'information est dépendante de la norme en ce sens que la nature de cette dernière détermine le contenu éventuel de la première. La norme, la déviation et l'information sont par conséquent des notions mutuellement associées. Les deux dernières empruntent leur contenu à la première : la déviation consiste en une non-conformité à la norme, l'information résulte du rapport qui existe entre la norme et la déviation.

La norme se maintient, c.à.d. reste préservée d'effets perturbateurs grâce au mécanisme du *feedback négatif*, par lequel le résultat d'un processus a

un effet correctif sur un processus suivant. Les êtres vivants sont des systèmes rétro-actifs pourvus d'un certain nombre de feedbacks négatifs, qui maintiennent l'équilibre dynamique de l'organisme. L'information suscite dans la structure une déviation opposée à la perturbation existante, de telle façon que la norme est immédiatement rétablie ou que le mouvement est exagéré en sens contraire, ce qui provoque un nouveau feedback jusqu'à ce que la norme soit rétablie. A chaque espèce d'information correspond un feedback négatif comprenant une réception, une transformation et une réaction, qui maintient la norme. La réaction, qui suit l'information est déterminée par la norme. Puisque la structure implique une série de relations entre l'interne et l'externe et, au-dedans de l'interne, des rapports particuliers entre la totalité et les parties, les feedbacks apparaissent à la hauteur des deux niveaux.

## 2. L'HOMME.

1. *L'homme* est un être fortement non-spécialisé à grandes capacités de spécialisation. Parmi les entités vivantes, il est celui qui possède les capacités d'adaptation les plus diverses, grâce à sa structure corporelle et son système nerveux complexe, dans lequel de nombreux et divers feedbacks peuvent être insérés et remplacés par d'autres. Comme dans le système du feedback le résultat d'un processus fait sentir ses effets dans un mouvement ultérieur et que l'être humain se crée un ensemble de feedbacks quantitativement très développé, on peut le caractériser comme un *être d'expérience*. Son comportement est, plus que chez les autres êtres vivants, influencé par ce qui a été intégré antérieurement et n'est plus immédiatement présent dans le monde. L'homme est par excellence *un être qui intériorise, qui s'instruit, un être culturel*.

La complexité des relations de l'être humain avec le monde extérieur a une répercussion sur l'extension et la diversification de ses sous-structures, sous-normes et feedbacks. Pour maintenir cet ensemble en équilibre, pour faire coopérer les sous-structures, normes et feedbacks, qui acquièrent une certaine autonomie, il faut que l'organisme dispose d'un grand pouvoir centralisateur et correctif. Ainsi s'est développé un organe spécialisé dans la coordination et le contrôle de l'ensemble, que nous appelons le cerveau ou l'esprit. La complexification croissante des structures, normes et feedbacks ainsi que la nécessité d'une ordonnance et d'une surveillance centrales ont donné naissance aux phénomènes de la conscience de soi et de la liberté, qui sont les caractéristiques spécifiques de la nature humaine.

Nous appliquons le terme de *conscience de soi* à la relation de l'homme avec lui-même dans la sphère de la conscience, de la préhension idéale d'une

donnée par le sujet <sup>1</sup>. La conscience de soi est la conscience d'une conscience. Cela signifie que non seulement, ainsi que cela se présente à un stade moins évolué de l'être vivant, l'organisme est conscient de quelque chose existant en dehors de lui-même (dans la relation externe-interne quelque chose appartenant au monde extérieur, dans la relation partie-totalité une subdivision appartenant à la totalité) mais qu'il crée, en tant qu'être intériorisant directement ou indirectement une relation consciente envers lui-même <sup>2</sup>. Pour contrôler l'ensemble, l'axe coordinateur saisit non seulement ce qui est réglé, mais également le centre qui contrôle.

Nous appliquons le terme de *liberté* à une relation similaire de l'homme avec lui-même dans la sphère du comportement actif, du travail, de la réalisation en dehors de soi d'une donnée interne, d'une exigence, d'un projet en vue de quoi des instruments sont conçus, fabriqués et utilisés. La liberté est une activité qui trouve en elle-même son origine et son orientation. Non seulement, l'organisme emprunte son dynamisme à des facteurs situés en dehors de lui (dans la relation externe-interne, à quelque chose du monde extérieur et dans la relation partie-ensemble, à une partie lui appartenant) mais il le tire aussi de lui-même en tant que source d'activité. Pour modifier l'ensemble, l'axe mobile puise son dynamisme non seulement dans ce qui est modifié, mais aussi en lui-même en tant qu'élément moteur. L'homme est un être qui conçoit et exécute ses propres projets, il est une unité auto-dynamique.

Principales caractéristiques humaines, la conscience de soi et la liberté sont interdépendantes, elles constituent deux faces d'un seul soi ou sujet. L'homme est un être symbolisant de même qu'un être réalisant et il se rapporte dans les deux cas à lui-même. C'est le soi ou sujet qui fait dépendre les deux phénomènes l'un de l'autre. Parce que l'homme se réalise et s'exprime dans les choses en dehors de lui, il peut construire un rapport idéal avec lui-même. Mais ce rapport est à son tour la condition de la liberté humaine, qui renferme la conscience de soi et se nomme depuis Marx la praxis. Il s'ensuit que l'homme ne fait pas qu'assimiler et intérioriser une réalité existante ou ayant existé mais qu'il crée des situations nouvelles, qu'il conçoit et réalise ce qui n'existe pas encore.

Dans la situation humaine en tant que totalité, le sujet, caractérisé par la conscience de soi et la liberté, se trouve en présence d'*objets*. Ces données objectives se situent en face et en dépendance du sujet. A ma conscience de

<sup>1</sup> Il faudrait, lors d'une explication éventuelle, mettre le phénomène de la conscience en rapport avec les notions susmentionnées de déviation, information et feedback. Nous ne nous y attardons pas.

<sup>2</sup> Nous n'approfondissons pas la question si la conscience de soi se rapporte à elle-même de façon directe ou indirecte ou des deux façons à la fois.

soi est jointe ma conscience du non-soi (de l'autre, de la chose) et la conscience de l'autre, à ma réalisation de soi est liée l'action du non-soi. Le champ de l'objet comporte plusieurs secteurs :

a) il peut s'agir d'une donnée extra-humaine dans laquelle l'homme vit et qui le conditionne ;

b) il peut être quelque chose que l'homme lui-même a pensé et réalisé et qui s'est développé en une donnée objective. L'homme change le monde, il s'objective en la nature extrahumaine et en l'autre homme. Etant donné que ses réalisations structurent en même temps sa propre situation future, il est conditionné par ses propres pensées et activités ;

c) il peut s'agir de quelque chose que l'homme a réalisé consciemment mais qui, ayant échappé à son contrôle, est sorti du domaine de la conscience. Nous nous trouvons alors en présence d'un conditionnement non conscient.

2. Etant donné que l'être humain vit en situations, voyons maintenant quels sont les *moyens ordonnateurs* dont celui-ci dispose pour régler les rapports entre sa propre subjectivité et le monde objectif. L'homme est un être qui *valorise* et *finalise*, sa nature et son évolution se caractérisent par la présence de valeurs et de fins.

Le terme *valeur* exprime une tension entre le sujet humain et la donnée objective, interne ou externe. Possède une valeur pour l'homme ce qui le réjouit, l'attire, le stimule, ce qu'il désire, admire, défend, ce qu'il communique aux autres, bref, ce qui, réel ou irréel, est considéré et ressenti par lui comme étant quelque chose dont l'existence vaut mieux que la non-existence.

Dans le phénomène de la valorisation, il est question d'une relation entre un objet plein de valeur pour le sujet et un sujet valorisant l'objet. L'*objet* est ce qui se présente de telle façon ou qui est en lui-même de telle nature qu'il comporte une valeur pour l'homme : il invite à la réalisation, au maintien, à la destruction, à la communication avec un autre homme. En tant qu'objet, il ne peut pas être réduit au sujet même puisqu'il lui est transcendant. Il possède ce caractère de transcendance parce que l'homme est une négativité, un être à lacunes, qui a besoin du non-soi. Parce qu'il n'est pas entièrement autonome, parce qu'il a besoin de quelque chose en dehors et au-dessus de lui-même, l'homme est astreint à la valorisation. La notion de valeur exprime donc la dépendance du sujet humain de l'objet. Pour ce qui est du *sujet* de la relation, l'homme, en tant qu'être valorisant, est

a) celui qui *découvre* (et pose) la valeur. Ce qui est précieux à ses yeux dépend de sa propre valorisation cognitive, active et émotive. Il est celui qui sélectionne dans le secteur des valeurs, qui délimite le terrain des valeurs, et qui, à l'intérieur d'une valeur introduit une gradation allant du négatif au positif et du minimal au maximal ;

b) celui qui dans la relation interne-externe adapte continuellement sa valorisation à la situation changeante et la situation à sa valorisation (*adaptation des valeurs*);

c) celui qui, dans la relation partie-totalité, coordonne et hiérarchise les différentes valeurs (*intégration des valeurs*).

Chacune de ces trois opérations n'est possible que par la présence d'une donnée objective. En effet, l'expérience des valeurs suppose l'existence ou la possibilité d'existence d'objets auxquels on reconnaît de la valeur<sup>3</sup>, l'adaptation implique une modification dans les séries d'objets de valeur et l'intégration n'est possible que lors de la présence simultanée de plusieurs objets qui représentent des valeurs ou des degrés de valeur différents. Les trois activités forment en outre une unité : pour qu'il y ait adaptation et coordination, il faut qu'il y ait valorisation ; la reconnaissance de valeurs est de sa part tributaire de l'adaptation et de l'intégration, en ce sens que ces opérations mènent à la découverte de nouvelles données pleines de valeur.

Tandis que le terme valeur signale la dépendance de l'objet du sujet, celui de *fin* exprime en particulier le caractère auto-dynamique de l'homme dans ses relations avec le monde. La fin n'est pas réelle, mais réalisable, elle est ce qui, en tant qu'objectif, consciemment établi, dirige la conduite humaine cognitive, volitive et émotive actuelle. Cet objectif idéal est lié aux phénomènes mentionnés de conscience de soi et liberté. Par les rapports avec les fins qu'il veut atteindre, l'homme, en tant qu'être intentionnel, se trouve en relation avec lui-même et il se réalise lui-même en concipiant et en exécutant ses projets. Il est a) l'auteur du processus de finalisation, il peut *choisir* entre plusieurs fins, déterminer son propre avenir. De cette possibilité de choix naît un état d'insécurité, de sorte que nous pouvons dire que l'homme est créateur d'incertitudes<sup>4</sup>; b) celui qui adapte les fins aux situations et les situations aux fins (*adaptation*); c) celui qui, dans le processus d'adaptation, coordonne et hiérarchise les fins (*intégration*).

Les trois opérations ont entre elles des rapports d'interdépendance. Il ne s'agit pas de relations unilatérales de cause à effet, mais d'interactions : la sélection qui détermine l'adaptation et l'intégration subit à son tour l'influence de ces processus.

En tant que facteurs ordonnateurs, les valeurs et les fins se retrouvent unies entre elles dans l'être humain. Entité valorisante, l'homme est dépendant des objets, il s'adapte à eux et les reçoit ; unité dirigée vers une fin, il

<sup>3</sup> Nous pouvons ainsi distinguer les données de valeur découvertes par le sujet et celles qui ne le sont pas.

<sup>4</sup> La certitude et l'incertitude jouent un rôle fondamental : pour arriver à une plus grande maîtrise de soi, l'homme ordonne (c.à.d. transforme l'incertitude en certitude) et risque (c.à.d. transforme la certitude en incertitude).

est une auto-dynamicité qui adapte la réalité à lui-même. Dans les deux cas nous nous trouvons au niveau de la conscience de soi et de la liberté, mais sous un aspect différent. Dans la sphère de la valeur, il s'agit plutôt de la transcendance, de l'intégration dans une unité qui surpasse le soi ; dans le secteur de la finalité, il est question de l'immanence, du choix par le sujet d'une unité sujet-objet, qu'il dote d'un sens et vers laquelle il se dirige.

Pour réaliser ou maintenir les valeurs et pour atteindre les fins, l'homme se donne des directives, des *normes*. Nous ne pouvons pas attribuer ici au terme norme le même sens que pour les êtres en général car l'homme, en tant qu'être conscient de soi et libre, peut élaborer lui-même les normes qu'il s'impose. Dans l'être vivant la déviation est constitutive de la norme et vice versa parce que l'une n'existe pas sans l'autre, bien que la déviation occupe une place subordonnée à la norme. Dans le secteur spécifiquement humain, le rapport entre norme et déviation est différent en ce sens que la déviation, arrivée à la même hauteur que la norme, s'est développée en une autre norme possible. Cela signifie que, lorsqu'une norme humaine se présente une autre aurait pu être. En outre, elle est souvent une donnée moins immédiate et moins directe. Dans les systèmes vivants en général, la norme, de même que la déviation, est réellement présente et, comme telle, assignable. Dans le secteur spécifiquement humain nous voyons apparaître un phénomène régulateur plus idéal : les directives établies par l'homme, ne sont pas, mais devraient être. La norme devient ce qui rend intelligible l'ensemble des déviations, sans être elle-même réellement présente. En fait, il n'existe qu'une série de déviations, qui ne sont significatives qu'à partir de la norme idéale.

En tant qu'être régulateur, l'homme est : a) celui qui *choisit* les normes et les règles (*sélection*) ; b) celui qui adapte les normes aux circonstances et les circonstances aux normes (*adaptation*) ; c) celui qui coordonne les normes et les règles (*intégration*). Pour chacune de ces trois opérations, qui doivent être envisagées dans leurs rapports mutuels, des séries complexes de feedbacks interviennent.

3. Ce que nous avons exposé à propos de l'être humain d'une manière analytique et statique, forme en réalité une *totalité dynamique*. En effet, l'homme possède les caractéristiques synthétiques suivantes :

a) il forme une totalité sujet-objet ; étant valorisant, il est lié à l'objet, étant intentionnel, il est auto-dynamique ;

b) à l'intérieur du sujet nous trouvons deux sous-structures, à savoir *l'attitude* (aspect intériorisant et symbolisant de l'homme, lié à sa conscience de soi) et *la façon d'agir* (aspect extériorisant et agissant de l'homme lié à sa liberté, sa réalisation de soi) ;

c) à l'intérieur du sujet, nous trouvons, aux différents stades de la sélection, de l'adaptation et de l'intégration, un ensemble de facteurs ordonna-

teurs interdépendants (valeurs, fins, normes, règles, feedbacks). D'une part, les feedbacks dépendent des normes et celles-ci des valeurs et des fins, d'autre part le processus de valorisation et de fixation des buts est conditionné par les normes, les déviations et les feedbacks existants.

Les caractéristiques synthétiques de l'être humain forment en outre une totalité dynamique. L'homme se compose d'un ensemble d'attitudes et de façons d'agir devenant de plus en plus différencié et complexe, il valorise toujours plus d'objets, fixe toujours plus de buts, s'impose toujours plus de normes. La totalité change dans ses parties et dans son ensemble. D'une part, à cause de la nécessité de sélection, d'adaptation et de coordination, un mouvement continu intervient dans les valeurs et les fins et, dès lors, aussi dans les normes et les feedbacks. D'autre part, les changements qui s'opèrent dans le système de feedbacks et dans la régulation influencent le dynamisme des valeurs et des fins.

Si nous envisageons les caractères synthétiques et dynamiques dans leurs rapports mutuels, nous arrivons à la notion fondamentale de conflit. L'être humain est un être conflictuel, sa situation en est une de tension permanente entre l'interne et l'externe, entre la partie et la totalité, entre le présent et le futur, entre ce qu'il atteint et ce qu'il poursuit. L'homme constitue une totalité qui se maintient à travers une série de situations de déséquilibre. Lorsque, dans cet ensemble, l'équilibre ne peut être rétabli, l'être humain en tant que tel, cesse d'exister ; lorsqu'il ne peut être sauvegardé dans une ou plusieurs sous-structures, des déformations corporelles, psychiques ou sociales apparaissent.

Nous avons signalé plus haut que lorsqu'une perturbation nouvelle et inattendue se manifeste, il se forme un feedback négatif. Dans les processus d'adaptation et d'intégration, une série croissante de déviations peut entraîner, malgré les feedbacks, une modification de la règle qui peut à son tour changer les objectifs et la valorisation. Si la situation reste inchangée, les feedbacks formés s'intègrent dans la structure, ne fournissent plus d'information et acquièrent une certaine autonomie dans la structure existante. Ce développement, qui a aussi lieu dans les secteurs de la régulation, de la finalisation et de la valorisation <sup>5</sup>, permet à l'homme de résoudre d'une façon efficiente certains problèmes d'adaptation et d'intégration et de se concentrer sur les domaines où surviennent des perturbations inattendues. Mais, s'il apparaît dans un domaine à situations inchangées un état nou-

<sup>5</sup> La conscience a été précédemment mise en rapport avec les notions de déviation, information et feedback. En l'appliquant à ce que nous avançons ici, nous nous trouvons devant un mouvement continu partant de ce qui est conscient vers ce qui ne l'est plus et de ce qui n'est plus ou pas encore conscient vers ce qui l'est. Nous n'approfondissons pas la question.

veau et inattendu, plein de perturbations profondes vis-à-vis du schéma d'adaptation existant, l'homme doit modifier l'ensemble des réactions qu'il a élaborées.

Au cours de cette modification, il devra tenir compte de deux éléments, notamment de la nouvelle situation et de la présence d'une régulation devenue inadéquate <sup>6</sup>. Il se peut que ce qui signifiait précédemment une augmentation des possibilités d'adaptation, acquière maintenant un caractère nettement négatif. Dans la situation nouvelle, les systèmes de feedbacks adéquats et de règles, fins et valeurs appropriées, peuvent avoir un effet tellement inhibiteur, que tout dynamisme devient impossible. Il arrive alors que les feedbacks incorporés, devenus irréversibles, sont à tel point soudés à la structure, qu'ils continuent à faire sentir leurs effets dans les circonstances nouvelles et provoquent un déséquilibre accru au lieu d'une adaptation. L'homme peut être si fortement ancré dans un système d'adaptation que, lors d'un changement de situation, ses possibilités se trouvent réduites ou qu'il ne trouve plus d'issue. Dans ce dernier cas, s'il s'en rend compte, la voie est ouverte au *nihilisme* conscient,

### 3. LA SOCIÉTÉ.

1. Entre l'être vivant et l'homme, il y a un chaînon que nous ne pouvons pas passer sous silence, à savoir *la vie sociale*. L'homme est un être vivant en groupes. Il possède bien une indépendance individuelle, mais seulement à l'intérieur de certaines relations sociales et grâce à celles-ci <sup>7</sup>. Le groupe, ou, plus largement, la société en tant qu'ensemble de relations de groupes fonctionnelles, constitue d'une part la condition nécessaire pour la naissance et le développement d'une personnalité relativement autonome, d'autre part un système plus complexe et plus riche en possibilités que celui de l'individu que, dès lors, cette Société surpasse tout en lui donnant un sens à son existence. La vie sociale est pour l'individu à la fois un milieu qui lui permet de devenir lui-même et une donnée transcendante, qui le stimule et le dirige <sup>8</sup>.

<sup>6</sup> Il faut voir la liberté dans ce contexte. Elle n'existe pas en dehors de la donnée réelle et de la structuration existante, bien qu'elle les surpasse.

<sup>7</sup> L'être humain vivait des milliers d'années dans la société avant de devenir une personnalité individuelle. Prétendre que l'individu devient social en vivant en groupes est donc unilatéral. Il est plus réaliste de dire que l'homme a pu atteindre le stade de la personnalité grâce à la vie sociale.

<sup>8</sup> Par vie sociale, nous n'entendons pas uniquement les relations entre individus parce que : a) les phénomènes socio-psychologiques collectifs, qui influencent la vie de l'individu, ne peuvent être réduits à la sphère de l'interpersonnel (voir à ce sujet p. ex. R. H. TURNER et L. M. KILLIAN, *Collective Behaviour*, Englewood, Cliffs, 1962 et N. J. SMELSER, *Theory of collective behaviour*, London, 1962) ; b) le phénomène de l'institution sociale, qui est

Insister sur le processus social est important parce que rien de ce qui a été dit précédemment sur l'être humain ne peut être expliqué sans lui. Le groupe joue un rôle essentiel dans la naissance et le développement de la conscience de soi, de la liberté, de la valorisation, de la finalisation et de la normalisation ainsi que l'ont démontré Mead, Elias, Festinger et autres chercheurs. C'est grâce aux processus d'interaction et de communication que l'individu se forme lui-même. Puisqu'il se règle continuellement sur les pensées, les sentiments et les actions des autres, puisqu'il en est atteint, qu'il les admet ou réagit contre eux, il faut, pour comprendre son attitude et sa façon d'agir, voir clair dans le processus social<sup>9</sup>.

2. Toute société peut être considérée comme un ensemble de phénomènes sociaux, qui se déroulent à l'intérieur d'un certain nombre de groupements et d'institutions. Ces phénomènes sont de nature interactive et communicative (le premier se rapporte aux actions interdépendantes des membres d'une entité sociale, le second à l'échange d'opinions, de sentiments et d'aspirations entre ces personnes). Si nous appelons relations sociales les régularités concernant l'interaction et rapports sociaux celles qui ont trait à la communication, nous pouvons définir la *structure* d'un groupement comme étant un réseau de constantes dans les relations et les rapports sociaux<sup>10</sup>. Cette structure ne peut se maintenir que grâce à un ensemble de valeurs, de fins, de règles et de feedbacks qui stimulent, dirigent, contrôlent et standardisent les interactions et communications. Chaque *système* social comprend ainsi une structure et un cadre normatif en vue de réaliser ou de maintenir une ou plusieurs valeurs, fins et normes communes aux participants. Pour qu'un tel système se maintienne, il faut qu'un processus de mise en place d'institutions ait eu lieu. Par *institution* nous entendons un ensemble structuré de principes ordonnateurs stabilisants, qui orientent et contrôlent certaines interactions et communications des membres de l'unité sociale. Ces régulations acquièrent une existence objective relativement indépendante, elles s'imposent aux participants du groupe et font naître entre eux un lien culturel.

La société est un système macro-social, composé d'un certain nombre de sous-systèmes à base fonctionnelle, comme les organisations religieuses, mili-

d'une grande importance dans l'existence de l'individu, ne peut pas être expliqué par les relations interpersonnelles.

<sup>9</sup> Mais la personne ne peut être réduite à un être uniquement social, à cause de la présence d'une combinaison de potentialités déterminées de façon héréditaire et à cause du fait que la position de l'individu dans le groupe ne peut être ramenée au phénomène même de groupe.

<sup>10</sup> Nous empruntons la terminologie au livre de J.A.A. VAN DOORN et C.J. LAMMERS : *Moderne Sociologie*, Utrecht-Antwerpen, *Het Spectrum*, 1959, qui a servi de point de départ à notre exposé.

taires, économiques et pédagogiques. Dans cette totalité, les sous-systèmes sont reliés et dirigés par des structures régulatrices spéciales, parmi lesquelles les organes politiques sont souvent les plus importants. Les relations entre les sous-systèmes sont fixées en un modèle de totalité spécifique.

La société en tant que système macro-social possède des caractéristiques stables, elle se maintient à travers toutes sortes de modifications. Nous appelons *controle social* l'ensemble des moyens qui servent à maintenir l'équilibre et la continuité dans les processus des micro- et macro-systèmes. Les moyens de contrôle peuvent être considérés comme des sous-systèmes particuliers, qui opèrent comme stabilisateurs d'autres systèmes. Parmi ces instruments, il faut relever les dispositions concernant la répartition des rôles sociaux, les règlements ayant trait à la préparation des membres à leurs futures tâches sociales (l'enculturation) et les sanctions qui contrôlent le comportement des membres dans l'exercice de leurs fonctions. Aucun de ces moyens n'est suffisant en soi pour assurer la continuité, seul l'ensemble des mécanismes de contrôle (et il y en a plus que les trois précités) est en mesure de maintenir la société en équilibre.

3. On ne peut réduire l'évolution des sociétés aux modifications qui, sans toucher la structure de la totalité, interviennent dans les systèmes sociaux pour maintenir ou rétablir l'équilibre. Il existe dans la vie sociale non seulement une continuité, mais aussi une *discontinuité*. Des forces agissent, qui provoquent, soit lentement, soit subitement, des changements partiels ou totaux dans la structure et l'activité du système macro-social en tant que tel. L'étude de l'évolution des moyens de contrôle social permet d'établir que certaines modifications se préparent ou sont en train de s'accomplir petit à petit. Là où ces moyens de contrôle se relâchent et n'ont plus l'effet visé, nous nous trouvons en présence d'un début de changement social.

Il faut cependant remarquer à ce propos que certaines instances contrôleuses peuvent parfois projeter elles-mêmes les modifications nécessaires et les appliquer progressivement. Un changement social peut être suscité par des systèmes spéciaux. A mesure qu'une société progresse vers un niveau de développement plus élevé et qu'elle tente de se préparer plus efficacement à l'avenir, le rôle de ces mécanismes devient plus important (il suffit de songer ici à la planification économique et à la programmation sociale). Certaines sociétés, qui évoluent des points de vue économique, social, politique et culturel vers une structure démocratique, parviendront peut-être un jour à prévoir et à introduire sans discontinuité toutes les modifications fondamentales nécessaires <sup>11</sup>. Jusqu'à présent cela ne s'est cependant pas produit : l'his-

<sup>11</sup> Le marxisme représente, sur le plan social, l'effort le plus ambitieux pour atteindre ce résultat, qu'il poursuit, après avoir supprimé la lutte de classes, à travers une collectivisation radicale.

toire nous enseigne que chaque système social s'est fait abolir par des forces intérieures.

Voyons de plus près ce qui se passe lors d'une modification radicale sur le plan social général. A un premier stade apparaît un trouble profond : l'équilibre dans les rapports de puissance entre les forces sociales est rompu, les valeurs, fins et normes existantes sont atteintes, les dirigeants du moment, qui représentent certains groupes dominants, perdent leur autorité et leur emprise sur la machine politique, d'autres chefs entrent en scène. Vient ensuite une phase de transition pendant laquelle l'ancien macro-système se désintègre tandis que des efforts sont entrepris pour établir un nouvel ordre. Des organes provisoires sont créés pour normaliser la situation. Comme l'équilibre est rompu, on a souvent recours à la violence pour instaurer coûte que coûte un régime solide. Après un certain temps un nouvel équilibre s'impose, ce qui s'accompagne de la disparition des organismes provisoires, de la création d'instances politiques et idéologiques plus stables, de la réorganisation de la propagande et de la mise au service du nouveau régime de l'instruction et de l'éducation.

Ce qui précède concerne un changement dans le système macro-social, mais il arrive aussi que des modifications profondes ont lieu à des niveaux inférieurs. La question concernant le rapport à courte, moyenne et longue distance entre continuité et discontinuité peut également être posée à propos des multiples structures dans divers domaines à l'intérieur d'une société. Lorsqu'un changement dans le modèle total se produit, les structures des sous-systèmes peuvent rester stables ou non. Inversement, des modifications venues dans les sous-systèmes peuvent entraîner ou ne pas entraîner des réformes partielles ou complètes dans le modèle général. On constate que toutes les structures ne sont pas également continues ou discontinues, qu'elles ne marquent pas toutes de la même façon le modèle total et qu'elles n'ont pas toutes la même part dans le caractère continu ou discontinu du développement social général. Des questions surgissent à ce propos, e.a. :

a) dans quelle mesure un changement au niveau a entraîne-t-elle une modification au niveau b (problème des rapports entre des structures d'un ordre similaire) ou c (niveau d'un ordre plus élevé, qui renferme a et b) ?

b) dans quelle mesure une réforme survenant en c entraîne-t-elle un changement en a et b ?

c) quelles sont les forces motrices de l'évolution sociale jouant un rôle décisif ?

Il est évident qu'on ne peut répondre à ce genre de questions qu'après un examen minutieux et approfondi des faits. En effet, les changements intervenant sur le plan social ne suivent pas un cours automatique mais sont le résultat des actions de forces humaines. Le développement est con-

çu et réalisé par des hommes qui poursuivent des objectifs communs ou particuliers, identiques ou opposés et agissent de concert ou entrent en conflit. L'action naît à cause d'un manque dans l'un ou l'autre domaine qui touche un groupe d'hommes. Les intéressés s'efforcent d'améliorer leur situation, de sorte qu'une modification de certains aspects de la structure sociale devient souvent nécessaire. Il arrive aussi qu'une action se développe en faveur d'une réforme profonde et totale. Les deux cas peuvent parfois aller de pair, car l'un peut mener à l'autre, notamment là où il apparaît qu'un changement de structure dans un domaine particulier n'est pas réalisable sans modifications profondes, de l'organisation sociale entière. Il faut alors que ceux, qui tendent vers un objectif limité, soient persuadés du fait, qu'ils doivent s'employer à atteindre des fins plus vastes que celles qu'ils ont en vue. Dans ce processus, les frictions avec le régime existant conduisent à des mouvements qui propagent une modification de structure dans les limites d'un modèle général inchangé (réformisme) ou qui prêchent un nouveau régime social (tendance révolutionnaire).

4. Passons aux conclusions. La société constitue une totalité qui s'efforce de se maintenir à travers une série de situations de déséquilibre. Elle dispose d'institutions (ou ensembles objectifs de valorisations, finalisations et régulations) en vue d'éviter des troubles éventuels, qu'ils soient internes ou externes avec une répercussion interne. Si la situation reste inchangée, certaines institutions, intégrées dans le modèle général, peuvent acquérir une certaine autonomie à l'intérieur de la totalité sociale, ce qui permet à la société de résoudre certains problèmes d'adaptation et d'intégration dans des domaines où de graves perturbations se produisent. Si toutefois dans un secteur un état nouveau apparaît qui contient des déviations sérieuses par rapport à l'ensemble existant, les institutions présentes doivent être changées. Il faut, lors de cette réforme, tenir compte de l'instance devenue inadéquate (réalité existante), des données de la nouvelle situation (problème d'adaptation) et de la nécessité de faire cadrer l'institution modifiée dans la totalité sociale (problème d'intégration). Signalons quelques cas, qui peuvent se produire :

a) Dans la nouvelle situation, l'institution primitivement adéquate peut avoir un effet à ce point paralysant que toute évolution devient impossible. Ce cas se présente lorsqu'elle est si solidement intégrée dans le modèle total existant et qu'elle a acquis un tel degré d'autonomie que son action continue à se poursuivre dans le même sens, provoquant ainsi un déséquilibre accru au lieu d'une adaptation (désadaptation partielle) ;

b) Il se peut que l'ancienne institution n'ait pas ce degré d'autonomie de sorte qu'elle ne persévère pas automatiquement, mais qu'un changement éventuel, apporté à sa structure, fait surgir pour l'ensemble des problèmes

d'adaptation insolubles. Pour que des modifications partielles puissent être introduites au niveau du sous-système, des changements structuraux dans la totalité sociale sont requis. De telles réformes donnent toutefois naissance à de si grandes tensions sociales qu'elles sont remises à plus tard en vue de sauvegarder l'efficacité de l'ensemble. A cause du besoin d'intégration naît alors une situation difficile où l'adaptation partielle tarde à se faire jour, ce qui peut avoir des répercussions sur l'ensemble et mener à une totalité inadaptée. Au lieu qu'un nouvel équilibre soit atteint, l'état de conflit devient plus intense (intégration à désadaptation partielle entraînant une désadaptation totale).

Dans les cas a et b, la société perd son dynamisme à cause du phénomène de surinstitutionalisation. Lorsque les institutions ne stimulent et ne canalisent plus le développement de la vie sociale, qu'elles ont une action figée, les temps sont mûrs pour le nihilisme.

c) Dans un troisième cas, une adaptation peut avoir lieu dans un sous-secteur sans qu'elle soit pour autant intégrée dans le processus total, ce qui provoque des tensions entre la partie et l'ensemble (adaptation partielle, entraînant une désintégration totale).

Il ressort de notre exposé qu'une société peut à tel point s'ancrer dans les mécanismes d'adaptation et d'intégration existants que ses possibilités se trouvent fortement amoindries lors d'un changement de situation ou même, dans le cas extrême, réduites à un tel minimum que seules demeurent une désadaptation absolue (cas de guerre avec une autre communauté) ou une désintégration totale. Si les groupes sociaux de la communauté s'en rendent compte, la voie est ouverte au nihilisme.

## II. Le nihilisme en tant que possibilité.

1. Dans notre exposé à propos de l'être vivant, de l'homme et de la société, nous sommes arrivés chaque fois à une situation nihilisante. Qu'est-ce que le nihilisme? Si nous nous en tenons à la signification courante, le terme signifie *l'abandon de sens et de but, la dévalorisation de toute valeur, le sentiment de rien* (Nietzsche). Le nihilisme est un phénomène spécifiquement humain ayant trait à l'orientation générale de l'homme. Nihiliste est celui qui, dans son attitude et sa façon d'agir vis à vis de soi-même et du monde <sup>12</sup> (ou, sur le plan de la collectivité, dans les relations et les rapports sociaux) applique rigoureusement une négation et décline toute importance à n'importe quelle valeur, quelle fin, quelle norme existante ou possible. Il élimine

<sup>12</sup> Le nihilisme a donc trait à une relation interne et externe.

sans rien apporter en échange dans une destruction consciente, avec la volonté de détruire et la liberté de pouvoir détruire. Comme nous nous trouvons dans le secteur de la liberté consciente, un tel nihilisme ne se manifeste que lorsqu'une autre attitude et une autre façon d'agir sont possibles.

2. Le nihilisme est une prise de position humaine qui a trait aux processus de valorisation, de finalisation et de régulation. Nous devons, pour le comprendre, nous placer dans la sphère de l'homme en tant qu'être auto-dynamique, qui est en état de découvrir, de concevoir et de suivre ses propres principes ordonnateurs. A un *premier* stade, que nous qualifions d'*objectiviste et absolutiste*, l'homme (le groupe, la société) établit pour ses actions, ses aspirations, ses pensées et ses sentiments des valeurs, fins et normes transcendantes, irréductibles et fixes. Ces principes, considérés comme étant absolument valables et nécessaires, peuvent être fondés de deux manières : ou bien la légitimité des principes découle de la nature objective des choses, de leurs caractères intrinsèques (ce qui arrive dans les fondements cosmologiques par ex.), ou bien elle est basée sur la décision d'un être suprême. Dans ce dernier cas la décision subjective d'une puissance supérieure à l'individu, le groupe ou la société est admise en tant que dernière référence (Descartes, Kierkegaard).

A ce niveau, les valeurs, fins et normes possèdent une légitimité absolue, mais n'excluent pas la possibilité d'une transgression, d'un manque de foi dans les dernières vérités, d'une infraction aux règles imposées, etc. Là où les déviations deviennent trop nombreuses et prennent trop d'importance, il peut toutefois arriver que le contenu des principes absolus soit modifié. Typique pour ce stade dogmatique cependant est le fait qu'alors même que ces principes sont changés, les nouvelles positions sont à nouveau présentées comme étant irréductibles, fixes et absolument valables. Par ce fait, elles engendrent une grande certitude sur le plan personnel et un lien étroit entre les membres du groupe. Mais ce lien, compté tenu de son fondement objectiviste et absolutiste, est basé sur l'autorité extérieure et la contrainte.

A un *second* stade, que nous appellerons *subjectiviste et relativiste*, l'homme (le groupe, la société) délaisse la motivation absolutiste pour se tourner vers lui-même. Il nie l'existence de principes transcendants, ne croit plus à une valeur intrinsèque, rejette le sens objectif. L'absolutisme est repoussé dans son double aspect parce qu'il ne tient pas compte de l'intervention de l'homme. Toute motivation cosmologique, dit-on, implique nécessairement une valorisation humaine subjective (l'en soi est dépourvu de valeur). Si l'on recherche la base dans une décision divine, le facteur subjectif n'est pas absent non plus, car l'homme doit accepter ou rejeter le décret. Si j'obéis à un ordre de Dieu, ce n'est pas le fait qu'un être suprême émette

la loi qui est d'importance capitale, mais ma décision personnelle de m'y soumettre.

Une fois ce pas franchi, je peux aller plus loin et interpréter le divin d'une manière subjective et humaine. J'affirme alors que Dieu est une instance créée par le sujet. L'homme admet l'existence d'un être transcendant pour pouvoir justifier d'une façon définitive ses valorisations, finalisations et régulations. Il rejette le fondement cosmologique parce que la subjectivité y fait défaut et le remplace par un pouvoir qui surpasse l'homme, mais possède des caractéristiques typiquement humaines telles que la conscience de soi et la liberté. Par cette projection, l'être humain instaure une autorité de compétence suprême (aspect transcendant et objectiviste), possédant des caractéristiques humaines (aspect subjectiviste). Si l'homme se rend compte de ce processus et s'il pense qu'il a institué lui-même ce pouvoir supérieur et extérieur à lui, la conclusion de Nietzsche que Dieu est mort s'impose. Seul reste alors possible la motivation subjectiviste et immanente qui n'accepte aucune valeur sans valorisation humaine, aucun but sans finalisation humaine, aucune norme sans régulation humaine. Le fait de transcender, de donner un sens aux choses appartient alors à la compétence spécifique de l'homme (groupe, société).

Au moment où le sujet humain est devenu l'instance qui décide de la validité des principes ordonnateurs, la voie est ouverte au relativisme. Le relativisme est un système dans lequel les valeurs, fins et normes, qui dépendent les unes des autres sans avoir un point de départ commun stable, ne sont ni irréductibles ni immuables. Les principes sont différents d'homme à homme (de groupe à groupe, de société à société), ils sont également variables à l'intérieur de l'homme même. Comme celui-ci n'est pas soumis à quelque chose en dehors de lui, il peut modifier de son propre chef les principes choisis. Si l'homme prend conscience de ce que lui-même pose les valeurs, fins et normes, celles-ci, d'objectives et nécessaires, deviennent subjectives, possibles, arbitraires. La conséquence en est qu'une situation d'instabilité apparaît sur le plan personnel et que dans la vie sociale, à défaut d'ordonnances sociales objectives, l'homme se dresse contre l'homme, ce qui conduit à l'anarchisme et à l'autoritarisme.

Ici intervient le *néhilitéisme* : puisque je suis un être autonome et libre, je crée moi-même les principes ordonnateurs. Ceux-ci ne possèdent aucune signification objective ou transcendante car c'est moi qui leur donne un sens. Il n'y a donc aucune raison pour que je ne puisse pas à chaque occasion les modifier. Je ne possède aucun point d'appui solide en dehors ou en dedans de moi, car je suis perpétuellement libre de changer. Dans cet ordre d'idées, le processus de dévalorisation est inévitable et j'échoue finalement par manque de constance dans une situation sans valeurs, fins ni normes. Si je vois

clairement ce point final, je peux me supprimer moi-même en ayant conscience de m'éliminer (conscience de soi) et en sachant que moi-même je décide ainsi et m'y détermine (liberté).

Le nihilisme peut donc être considéré comme le point final du relativisme, ou, plus exactement, comme un retour, en sens négatif, de l'absolutisme dans la sphère relativiste. Si l'homme exige un fondement absolu, total, immuable et généralement valable, mais qu'en même temps il soit obligé de reconnaître la relativité, mobilité et diversité des valeurs, fins et normes dans la vie personnelle et sociale et s'il ne veut renoncer ni à l'un ni à l'autre il en arrive au nihilisme. Il est à la recherche d'un point de référence fixe dans un système qui n'en possède pas et en déduit que le phénomène valeur n'est qu'une illusion. Si je prétends que la femme en tant qu'épouse est pleine de valeur pour l'homme et que le nihiliste me demande pourquoi, je peux dire qu'elle satisfait ses besoins physiques et psychiques et que c'est grâce à cet assouvissement que l'homme se maintient et se développe. S'il me demande alors pourquoi ce maintien et ce développement ont de la valeur, je peux lui répondre que l'homme possède en lui-même de la valeur. Mais si le nihiliste en doute? Celui qui persiste jusqu'au bout dans la négation rejoint Nietzsche, pour qui tout ce qui existe est dépourvu de sens.

Ce nihilisme affecte tout autant le terrain de la pensée que celui de l'action. Dans le domaine épistémologique, la conclusion est que la réalité ne peut pas être connue, que toute métaphysique n'est qu'une spéculation à propos de l'inconnaissable et qu'on n'atteint pas la vérité. Ce que les hommes admettent comme des vérités ne sont en réalité que des tours de main servant à rendre la vie plus commode. Sur le plan de l'action, ce nihilisme enseigne que l'histoire ne contient aucune leçon et qu'il n'y a dans le processus humain ni progrès, ni recul. Nietzsche écrit : « Was bedeutet Nihilismus? Dass die obersten Werte sich entwerten. Es fehlt das Ziel. Es fehlt die Antwort auf das « Wozu ». Demnach hat Dasein (Handeln, Wollen, Fühlen) keinen Sinn ».

3. Lorsqu'on juge de cette pensée, il faut faire la distinction entre la possibilité et le choix effectif du nihilisme. Que l'homme possède la *possibilité du nihilisme* est un signe de son haut degré de développement. Il est le seul être vivant qui puisse consciemment aspirer à sa propre destruction et la réaliser parcequ'il est le seul à être doué de conscience de soi et de liberté. Que le problème du nihilisme se pose à lui est un phénomène inhérent au stade auto-dynamique qu'il a atteint. Depuis quelques années, nous assistons d'ailleurs à la même évolution sur le plan de la société. Celle-ci évolue en effet rapidement vers l'instant où l'humanité sera en état de se détruire elle-même par l'emploi des armes atomiques. Cette possibilité apparaissant au niveau de la communauté mondiale est également un signe de maturité.

Nous devons cependant ajouter que, si certains individus recherchent peut-être leur destruction de façon consciente, il n'en est pas de même pour l'humanité en tant que totalité. Dans celle-ci, l'instinct de conservation est assurément plus fort que le désir de destruction. On peut toutefois rencontrer des tendances nihilistes chez certaines instances ou groupes dirigeants (pensons à la devise « plutôt mort que rouge » aux États-Unis) qui deviennent un danger pour l'humanité entière du moment qu'ils s'imaginent être les représentants de toute la race humaine ou qu'ils entraînent, par des actions nihilisantes partielles, la perte d'autres groupes contre le gré de ceux-ci.

Que faut-il penser du *choix du nihilisme*? Remarquons tout d'abord que l'attitude et la façon d'agir subjectiviste et relativiste, dans laquelle il faut situer le nihilisme, est une réaction unilatérale contre la vision absolutiste, elle aussi unilatérale. En effet, en dépit de sa nature auto-régulatrice, l'être humain n'est pas tout à fait autonome. Si je considère, comme le font les nihilistes, la liberté humaine comme une donnée absolue, je ramène par un détour l'absolutisme dans la sphère relativiste. Mais en réalité, l'homme n'est qu'un chaînon dans un grand ensemble naturel dynamique, un élément de la race humaine, qui elle-même ne représente qu'un stade dans une évolution plus universelle. Je suis un être si évolué dans le domaine de l'auto-régulation que je possède la possibilité de me prononcer consciemment pour la destruction de mon propre être. Cela signifie seulement que je possède la possibilité de retomber à un niveau plus bas. Je n'ai pas le pouvoir d'échapper au tout, je ne puis que choisir entre deux stades d'un développement général. De ceux-ci celui dans lequel je vis est plus riche, plus complexe et plus autonome que le stade dans lequel je me retrouverais après un suicide.

Mais le fait d'appeler un stade plus riche, plus complexe, plus autonome, est-il suffisant pour motiver une option contre le suicide? Posons le problème d'une façon générale : existe-t-il une raison qui permette d'affirmer que la valeur de la conservation de soi est plus grande que celle de l'autodestruction? Existe-t-il une raison pour reconnaître une valeur à quelque chose ou à quelqu'un? Lors du commentaire à propos de la valeur, il est apparu que ce phénomène doit être considéré dans ses rapports avec l'homme qui valorise. Si je veux déterminer l'importance d'une valeur en dehors de la sphère de l'humain, je commets d'abord l'erreur de ne plus traiter d'une valeur, car celle-ci n'est ce qu'elle est qu'à la suite de la valorisation humaine, et je ne puis ensuite éviter l'écueil de la déviation objectiviste et absolutiste.

Je dois poser le problème de la valeur en rapport avec l'homme qui valorise. Quelles sont les choses, les êtres qu'il juge pleins de valeur? Supposons qu'un homme interrogé à ce propos me réponde qu'il vit pour sa femme.

Celle-ci ne représente cependant pas une valeur stable, puisqu'elle n'est pas éternelle. Il peut y ajouter qu'il vit également pour ses enfants. Mais ceux-ci aussi sont mortels. Qu'arrive-t-il lorsque nous constatons que tout homme est mortel? Pouvons-nous faire appel à l'humanité en tant que valeur dernière? Mais celle-ci n'est pas une donnée fixe, car ne pourrait-elle pas périr elle aussi dans l'avenir?

Je ne trouve pas de base solide de cette façon. Il me reste alors trois issues : a) ou bien je m'obstine (mais en vain) à rechercher une base de valeur fixe ; b) ou bien j'abandonne ma quête, tout en continuant à être orienté de façon absolutiste et j'arrive au nihilisme ; c) ou bien je retourne à mon point de départ et j'examine si la méthode suivie a été correcte. La subsistance de l'autre, de l'enfant, de l'humanité est-elle indispensable pour que ces êtres acquièrent une valeur? Est-il nécessaire qu'une valorisation, pour être valorisation, repose sur un fondement absolu, sur un impératif éternel et stable? En y réfléchissant, j'en arrive à une conclusion opposée. La valeur implique la valorisation, qui implique un être qui valorise. Ce dernier est ce qu'il est par sa conscience de soi et sa liberté. Mais si j'adopte un point de départ irréductible, je méconnais cette liberté, je nie l'homme. Rechercher une base absolue signifie donc que j'essaie, en tant qu'homme, d'échapper à ma condition humaine.

L'option pour le nihilisme et le suicide ne peuvent être réfutés avec des arguments transcendants. Tendre vers un ensemble de raisons supra-humaines, qui obligerait l'homme à s'engager dans une certaine direction, constitue une tentative d'échapper à notre responsabilité humaine. Ayant atteint le stade de la possibilité du nihilisme, nous ne pouvons nous maintenir à ce niveau qu'en repoussant les arguments transcendants. La raison pour laquelle l'option pour le nihilisme et le suicide sont à rejeter ne doit pas être cherchée dans des motivations extérieures ou divines, mais sur le plan humain : le choix de la destruction équivaut dans le domaine individuel et collectif au refus d'être homme, à la peur d'exploiter la liberté inhérente à l'être humain.

Le nihilisme refuse de valoriser à cause du manque de valorisation absolue. On doit y opposer le fait que l'homme en tant que tel est condamné et appelé à la valorisation. Lorsque je pose la question de la valeur d'une chose, je me trouve en tant que questionneur déjà dans une situation qui suppose la reconnaissance de valeurs. La recherche d'un fondement des valeurs suppose que l'on s'installe à un niveau qui implique déjà la valorisation de la vie, de la conscience et de l'action humaines. Pour pouvoir poser le problème, il faut que je parte d'une valorisation et celle-ci seule me permet de mettre en question, de confirmer ou de nier une solution. Le nihilisme, dans la sphère de la pensée philosophique, n'est pas une donnée primaire,

mais une réflexion d'un être qui vit, est conscient et sait poser des questions. Or, il n'existe pas de vie humaine, pas de pensée, sentiment, action ou aspiration sans valeurs, fins et normes. L'option pour le nihilisme, sans suicide, est donc une inconséquence : le fait de nier l'existence de valeurs dans la sphère de la pensée suppose l'affirmation de valeurs par l'être vivant, qui rend la pensée possible.

4. Si j'analyse ma place d'homme dans l'ensemble des choses, je remarque que les valeurs, fins et normes que je pose ne sont pas purement arbitraires. Etant situé dans un développement dynamique, mon choix est conditionné par mon existence concrète. Les principes ordonnateurs que j'accepte sont ceux, qui, à mon avis (mais je peux me tromper) me tiennent en équilibre et élargissent mes possibilités pour l'avenir. Il faut, lors de l'établissement de ces principes que je tiens compte du milieu dans lequel j'évolue. La valorisation, finalisation et régulation sont d'une part choisis par moi-même (car sinon je ne serais pas un être auto-régulateur) et ils sont d'autre part objectivement significatives. L'absolutisme de même que le nihilisme peuvent donc être surmontés.

En considérant les deux moments, l'absolutisme objectiviste et le relativisme subjectiviste, nous pouvons dire que le premier se caractérise par une trop grande positivité, le second par une trop grande négativité. Dans le premier, il y a manque de conscience : l'homme, le groupe ou la société ne conçoivent pas encore qu'eux-mêmes décident des valeurs, fins et règles. L'être auto-actif mésestime sa compétence auto-régulatrice et la transfère à quelque chose ou à quelqu'un d'autre. Dans le second, l'instance régulatrice s'enferme en elle-même et pêche par la régulation pour la régulation. Ici la compétence n'est pas transférée, mais isolée comme si elle était un mécanisme indépendant et autonome. Les deux attitudes sont en définitive des prises de position qui affaiblissent la compétence régulatrice de l'axe directeur, la première par l'écartement du sujet, la seconde par l'élimination de l'objet.

A l'un et à l'autre moment, le danger existe que le développement de l'homme vers un stade plus élevé soit empêché ou retardé. L'absolutisme ralentit le mouvement parce qu'il introduit des valeurs, fins et normes définitives, le relativisme le freine parce qu'il met en doute la valeur de l'évolution objective elle-même. En outre, les deux prises de position mènent à la soumission. Dans l'absolutisme objectiviste, l'homme est placé sous l'autorité d'un pouvoir supérieur. L'élimination de la subjectivité humaine entraîne le risque qu'un homme (groupe) emploie cette donnée extérieure pour imposer sa volonté à son prochain, ce qui conduit à un régime d'oppression. On voit en effet souvent la motivation soi-disant objective ou transcendante servir les intérêts d'un homme, d'un groupe ou d'une société

particulière. Le relativisme subjectiviste aboutit à un résultat similaire. En l'absence d'un point d'appui supérieur général et objectif, l'homme (le groupe, la société) n'y accepte que ce que lui-même juge important et s'efforce de ramener son semblable à ses vues personnelles. Il en ressort que tous se combattent les uns les autres ce qui favorise la solution de la loi du plus fort.

L'attitude et la façon d'agir qui découlent du premier et du second point de vue sont donc similaires : dans les deux cas nous échouons dans le fanatisme, l'intolérance et la destruction. Critiquer ces options partiales signifie qu'on cherche une troisième solution que les contient et les surpasse. Vis-à-vis des partisans de l'absolutisme objectiviste, il faut mettre en évidence l'importance du rôle joué par le sujet dans le processus de valorisation ; vis-à-vis des protagonistes du relativisme subjectiviste, on doit insister sur le fait que toute valorisation humaine suppose l'existence d'une donnée pleine de valeur. Les valorisations, finalisations et régulations humaines sont dynamiques, ont un caractère provisoire et renvoient à quelque chose d'objectif.

Le troisième point de vue constitue donc une synthèse qui embrasse les moments décrits sous une forme modifiée. Il veut mettre en lumière ce qui était déjà, d'une façon disproportionnée, présent auparavant, à savoir l'inséparable connexion dans la nature humaine de la positivité et de la négativité, de l'objectif et du subjectif, de la structure et du dynamisme, de l'aspect valeur et de l'aspect finalité. Il rejette la soumission de l'homme à des valeurs, fins et normes objectives ou transcendantes et avance que celles-ci doivent être choisies et signifiées par le sujet humain pour éviter la soumission et garantir la variation et le développement individuels. Il rejette la subjectivité arbitraire parce que la dotation de sens humain n'existe que grâce à l'existence d'un objet significatif. Hegel disait déjà que chaque négation suppose une affirmation, que chaque négativité (valorisation, finalisation) implique une positivité préalable (valeur, sens). Pour incorporer des objets dans son existence et créer de nouveaux rapports sociaux, pour intégrer l'extra- et l'inter-humain dans l'humain, l'homme doit constamment adapter ses principes normatifs à la situation objective dans laquelle il se trouve. C'est grâce à la présence de valeurs, fins et normes objectives que les sujets humains peuvent se comprendre et coopérer et qu'ils peuvent être intégrés dans une totalité qui ne se situe pas en dehors d'eux et ne leur est pas imposée, mais qui pourtant les surpasse et par là les unit <sup>13</sup>.

Dans le troisième point de vue le caractère autonome de l'homme est interprété autrement que dans les attitudes précédentes. Le pouvoir auto-

<sup>13</sup> Il est évident que lors d'un développement ultérieur, il faut prendre garde à ne pas pêcher par une accentuation unilatérale de l'aspect objectif ou de l'aspect subjectif. Toute rupture de l'équilibre mène à une méconnaissance de la problématique.

régulateur de l'homme (groupe, société) est loin d'être parfait, à cause des perturbations imprévues qui apparaissent constamment et provoquent des états de déséquilibre définitif (dislocation du système) ou provisoire (rétablissement de l'ancienne structure ou formation d'un nouvel équilibre). L'homme se distingue des êtres vivants inférieurs par un système régulateur plus perfectionné, prêt à affronter un plus grand nombre de situations diverses. Plus les possibilités présentes dans l'organisme sont nombreuses, plus le fonctionnement de l'auto-régulation est supérieur. Une auto-régulation absolue est cependant inaccessible parce qu'elle supposerait l'absence de facteurs imprévus, c.à-d. la destruction de l'objet.

L'homme non-adulte ne parvient pas à digérer cette situation de fait, et s'efforce de faire admettre envers et contre tout l'existence d'une auto-régulation totale. Il la situe : a) dans le monde non humain, en établissant un Dieu, à qui il doit obéir. Cette solution a l'avantage d'apporter une sécurité à l'homme puisque tout est définitivement réglé par une instance supérieure. Elle a aussi un désavantage parce que la notion de Dieu en tant qu'être auto-régulateur parfait implique qu'aucune perturbation imprévue ne puisse se produire et que, par conséquent, tout ce qui existe, soit situé à l'intérieur de son être : on ne peut donc échapper au panthéisme ou panenthéisme. En outre, cette conclusion supprime le point de départ objectiviste, puisque des éléments subjectifs sont introduits dans la sphère objective ; b) on peut aussi reconnaître un caractère divin à l'homme en lui assignant une subjectivité complètement autonome. Mais alors le problème qu'on veut résoudre est nié puisqu'on ne tient plus compte du facteur perturbation : on se contente d'un rêve subjectif et illusoire.

5. Surmonter les moments philosophiques de l'absolutisme et du nihilisme signifie que l'on accepte de tenir compte du manque d'auto-régulation absolue chez l'homme. Le nihilisme croit avoir adopté une attitude conséquente en maintenant l'auto-régulation absolue dans le sens négatif (l'homme peut décider lui-même de sa propre vie). Bien que cette solution soit présente en tant que possibilité, il faut se demander si le nihilisme en tant que fait effectif, donc en tant que choix avec les conséquences visées, ne doit pas être expliqué à partir de la réalité humaine concrète, c'est-à-dire comme étant le résultat d'une situation de contrainte. S'il est vrai que l'homme est un être conscient de soi et libre qui peut opter pour un nihilisme radical, la question se pose si semblable décision ne va pas de pair avec un ensemble de facteurs objectifs.

### III. Le nihilisme en tant que situation de fait.

1. Nous avons traité jusqu'à présent du nihilisme spécifiquement humain, notamment de la possibilité propre à l'homme de se conduire et de penser de façon nihilisante. Il y a toutefois de la marge entre « possibilité » et « réalité ». Quelles sont les raisons qui peuvent présider à la conversion de la possibilité en réalité? Quand donc l'être humain en arrive-t-il à concevoir sa propre destruction, à la désirer et à la réaliser?

La question est celle des conditions qui font qu'un certain résultat se produit dans une évolution donnée. Si nous appelons « nihilisant » le processus dans lequel l'être vivant se détruit à l'aide d'un mécanisme interne, il s'agit de savoir quand et dans quelles circonstances cela arrive. Les considérations dans la première partie à propos de l'être vivant, de l'homme et de la société, qui avaient pour but de situer la problématique dans un cadre réel, nous ont montré que des phénomènes nihilisants se présentent à ces trois niveaux différents.

Rappelons à ce sujet quelques conclusions. Dans le secteur des *êtres vivants*, une conduite qui était initialement une réaction favorable peut devenir un facteur d'autodestruction, lors d'un changement de circonstances. Dans un premier cas, un système de feedbacks, bien que réversible, peut entraîner la perte de l'organisme, si celui-ci ne parvient pas à s'adapter à temps. Dans un deuxième cas, le système peut acquérir à l'intérieur de la totalité une telle irréversibilité et autonomie qu'il persiste à travers un changement d'état et mine le mécanisme de conservation. Dans la sphère de *l'homme* on trouve dans son attitude et sa façon d'agir des ensembles de valorisation, finalisation, et régulation fortement autonomes, qui peuvent devenir des facteurs de discordance, de friction ou de destruction lors d'une modification grave de la situation. Dans un premier cas, l'homme peut, d'une façon consciente et libre, se poser en défenseur de valeurs, fins et normes qui aboutissent à un résultat nihilisant. Il ne vise pas au nihilisme, mais agit en réalité de telle sorte qu'à cause des défauts grandissants d'adaptation et d'intégration, comme par ex. des conflits irrésolus entre les valeurs biologiques, économiques, politiques, militaires, religieuses, son être est profondément perturbé. La même chose peut se produire sous l'influence de facteurs inconscients qui apparaissent dans le Ueber-Ich et mènent la personne à sa destruction. On voit même naître chez certains malades mentaux un manque total d'auto-contrôle et d'auto-possession, à cause d'une trop grande autonomie des systèmes de feedback.

Enfin, sur le plan de la *société*, des tensions se présentent entre les membres du groupe et le groupe en tant qu'unité supra-individuelle, entre les différents groupes, entre les groupes et la société en tant qu'unité supérieure et

entre les institutions et le développement social. Une société peut être si ancrée dans ses structures de relations et rapports sociaux, qu'une désadaptation et désintégration totales sont inévitables si des perturbations internes se manifestent.

2. Il faut tenir compte du fait, que les trois secteurs *se distinguent qualitativement*. La caractéristique spécifique du premier ensemble (l'être vivant) est l'absence de conscience de soi et de liberté, tant dans la totalité que dans les parties ; dans le deuxième ensemble (l'homme) il y a présence de conscience de soi et de liberté, mais seulement dans la totalité, pas dans les parties ; dans le troisième ensemble (la société), il y a présence de conscience de soi et liberté, mais seulement dans les parties, pas dans la totalité.

Chez les êtres vivants, l'apparition de tendances nihilisantes dépend du développement et de la structure des homéostases, de leurs feedbacks et du degré d'autonomie, d'irréversibilité et de complexité de ces feedbacks. Chez l'homme les problèmes d'adaptation et d'intégration deviennent plus complexes. Grâce à la conscience de soi et à la liberté il possède des possibilités d'adaptation et d'intégration plus riches mais il doit solutionner des problèmes plus épineux. En effet, l'homme ne fait pas qu'esquiver des perturbations inattendues, il est aussi un être qui crée lui-même de nouvelles situations, des déviations, il cherche des aventures.

Les problèmes d'adaptation et d'intégration deviennent encore beaucoup plus complexes sur le plan social parce que les membres de la société disposent d'une relative indépendance. D'abord surgit le problème de la mise à la hauteur des membres lorsqu'une perturbation inattendue est survenue (problème d'information). Pour cela, il faut que la société moderne dispose d'un réseau de mass-media. Ensuite, les membres doivent réagir d'une façon adéquate et coordonnée contre les perturbations, ce qui rend nécessaire une série de moyens d'enculturation et d'endoctrination. Si l'équilibre est menacé ou brisé par des réactions par trop divergentes des membres, il faut que celui-ci soit rétabli par un vaste appareil de sanctions. Toutes ces mesures de contrôle préventives ou répressives doivent être intégrées dans la société de telle façon que la stabilité de l'unité dynamique reste maintenue. Il faut y ajouter que dans plusieurs domaines de la vie sociale, des situations nouvelles, accompagnées de perturbations, sont continuellement créées par les membres eux-mêmes. On obtient ainsi un ensemble extrêmement varié et complexe dans lequel certaines situations sont attendues par l'un et inattendues pour l'autre, sont préparées consciemment par l'un et acceptées inconsciemment par l'autre, sont provoquées expressément par l'un et subies involontairement par l'autre.

Les trois niveaux, quoique qualitativement différents, sont, en tant que secteurs à l'intérieur d'une totalité, *interdépendants*. Ainsi toutes sortes de

feedbacks de nature biologique, qu'on retrouve chez d'autres êtres vivants, exercent une influence considérable et souvent même décisive dans le domaine spécifiquement humain ou social. L'évitement de la destruction dans la sphère de l'homme et de la société suppose l'absence de processus nihilisants sur le plan biologique. D'autre part, il arrive que des développements sociaux nihilisants suscitent chez l'homme en tant qu'individu un désir d'autodestruction. Parfois, il opte pour le nihilisme par suite d'une discordance profonde dans ses relations avec autrui, ce qui montre que sa conscience de soi et sa liberté ne constituent pas des qualités purement autonomes.

3. Plus haut, nous avons constaté que la nihilisation peut résulter d'un dérangement dans l'adaptation ou dans l'intégration. Examinons brièvement ces deux cas dans le secteur personnel et social. Pour ce qui est de l'*adaptation*, une perturbation peut être provoquée par un facteur extérieur imprévu, qui cause une déviation grave, ou par un facteur intérieur, par ex. un dynamisme trop poussé. Une société peut se développer si rapidement qu'entre certains groupes et à l'intérieur d'eux, des tensions profondes apparaissent entre les principes ordonnateurs anciens et nouveaux. Pour défendre leurs intérêts particuliers, certains groupes s'accrochent aux structures existantes et s'efforcent de bloquer le mouvement réformateur. Parfois, il arrive même que certains éléments se durcissent tellement qu'ils finissent par considérer chaque modification comme une démolition de ce qui est plein de valeur. Dans la vie de l'individu, certaines formes de désadaptation peuvent aboutir à des phénomènes de neurose. Il suffit de songer à ce propos aux relations intersubjectives dans la vie moderne, caractérisée par l'augmentation des contacts plus fugaces, qui acquièrent un caractère fonctionnel, même instrumental, ce qui entrave la transmission de l'affectivité et fait naître chez certains une solitude destructive.

Les suites nihilisantes d'une évolution trop rapide se manifestent également sur le plan général du développement de la civilisation. Au moyen âge, la société était relativement statique. Il n'y avait, à l'intérieur du modèle féodal, qu'une progression lente et partielle. Dans ce système, qui possédait des valeurs, fins et normes strictes et peu variables, l'absolutisme objectiviste prenait le dessus. Le durable formait la norme, la modification était considéré comme déviation. En fait, des différences normatives existaient selon l'endroit et le temps, mais les membres de la société ne s'en rendaient pas compte dans la vie quotidienne à cause de leur conscience historique peu développée et du manque de moyens de communications avec les autres régions.

Un profond changement s'opère lentement à partir du 16<sup>e</sup>, 17<sup>e</sup> et surtout du 18<sup>e</sup> siècle. L'accélération du rythme de développement social et culturel, remarquée et intériorisée par les hommes, provoque un dynamisme dans la

valorisation, la finalisation et la régulation. On n'interprète plus les éléments changeants en fonction des éléments durables, mais les durables en fonction des changeants. La modification devient règle et le durable déviation. Etant donné que le dynamisme acquiert une signification centrale, on rend de plus en plus ce qui existe fonction des fins, ce qui mène à une série de spéculations portant sur l'avenir. Le significatif, ce n'est plus tellement l'existant, mais l'orientation et le point final de l'évolution.

En fait, nous retrouvons pourtant dans ces nouvelles attitudes certaines caractéristiques datant de la période précédente puisque la dotation de sens est a) statique (le point final de l'évolution est immuable) ; b) uniforme (manque de diversité dans l'avenir des sociétés, communautés, groupes) ; c) optimiste (idée du progrès, possibilité de solutions radicales et définitives dans l'avenir ; absolutisme : l'humanité deviendra Dieu). Hegel introduit les notions de négativité et de conflit dans l'évolution humaine, mais il maintient un point final positif, qui, étant pour lui de nature spéculative, est déjà actuellement présent. Marx rejette la conception spéculative et la remplace par une solution socio-économique qui n'est pas présente, mais sera nécessairement réalisée. Pour lui, le point final est une donnée future qui est dans une certaine mesure déterminable à partir des réalités existantes (suppression de la lutte des classes, abolition du travail aliénant, disparition de l'état, etc.) ; d) objectiviste : l'histoire évolue nécessairement vers un avenir harmonieux <sup>14</sup>.

A un troisième stade, qui embrasse environ le dernier siècle, de nouveaux développements ont lieu :

a) le rythme du mouvement social est encore accéléré mais l'issue devient moins certaine. Le risque de voir une partie de l'humanité mener la race humaine entière à sa perte augmente, ce qui entraîne le remplacement de l'absolutisme objectiviste par un relativisme plus prudent. Nous ne pouvons pas être sûr d'un avenir nécessairement radieux et devons tenir compte de la possibilité d'un résultat négatif. Au lieu de l'optimisme peut alors naître

<sup>14</sup> Le degré de fixité et de validité de la régulation dépend du stade de développement atteint par la société. Là où la règle est étroitement unie au maintien de l'équilibre social, elle prend un caractère absolutiste. Si la règle n'est pas directement liée à ce maintien, les possibilités de diversité et de mobilité augmentent. Une société évoluée est caractérisée par la présence d'un ensemble très diversifié de règles, qui, en tant qu'éléments, n'ont pas un rapport direct avec le maintien de la société et peuvent acquérir une certaine autonomie. A mesure que la société se développe et crée des organisations de contrôle spéciales, il arrive que des déviations survenant dans les parties peuvent être interceptées à temps de sorte qu'elles n'exercent pas une action profonde sur l'équilibre de la totalité. On peut alors introduire des sanctions moins sévères, un système d'enculturation plus libre, etc., sans mettre l'ensemble en danger. Un tel développement crée la possibilité d'un relativisme partiel.

un pessimisme, une attitude de résignation, qui, parfois, aboutit, tant sur le plan individuel que sur le plan social à un nihilisme. Il est typique pour notre époque que cette situation influe sur les penseurs marxistes : alors qu'en Chine on adhère à une vision objectiviste de l'histoire, certains Russes par contre se montrent plus sensibles aux aspects probabilistes de la réalité humaine. La possibilité de la destruction du monde par une guerre atomique ainsi que l'éventualité d'événements inattendus à des échelons plus bas, par ex. à l'intérieur de la société russe, les invite aux compromis, à la prudence, au relativisme.

b) la rapidité de l'évolution fait naître d'importantes tensions entre le tout et les parties, entre le modèle social général et les dynamismes partiels. Les institutions qui supervisent les rapports entre les différents secteurs et veillent au maintien de la structure générale, ne s'adaptent souvent pas suffisamment à ce rythme accéléré et deviennent des obstacles au progrès. Il en résulte souvent une contradiction entre la nécessité urgente d'une réforme générale et l'impossibilité pratique de la réaliser à l'intérieur du cadre social existant. Ce phénomène est à la base de tous les problèmes qui concernent les pays en voie de développement, problèmes, auxquels les nations de l'Ouest, à cause de leur structure capitaliste, ne trouvent pas de solution. Il est également à la base, pour citer un exemple concernant la Belgique, des difficultés entre Flamands et Wallons, catholiques et non-catholiques. Cette impuissance contient des germes nihilisants, elle peut faire naître chez certains membres de la société une conscience destructive : impressionnés par la vigueur des forces qui empêchent toute modification novatrice dans le modèle total, ils en concluent qu'une solution est impossible. Il arrive que, dans la course au développement, certaines sociétés rattrapent et dépassent des sociétés plus évoluées, en stagnation à cause de l'immobilisme de leurs structures sociales générales (cfr le passage de la féodalité au socialisme en Chine).

4. Il ressort de ce qui précède que les problèmes d'adaptation sont liés à ceux qui concernent *l'intégration*. Si je m'adapte en tant qu'individu au groupe A, cela peut avoir comme conséquence que je ne parviens plus à me conformer au groupe B (qui comprend le groupe A), parce que le premier n'est pas harmonieusement intégré au second. S'adapter à A signifie alors qu'on ne s'adapte pas à B et vice versa. Pour que je puisse me conformer simultanément aux deux, il faut que A soit intégré à B. Une bonne adaptation requiert donc une intégration (de la personne au sous-groupe, du sous-groupe au groupe, du groupe au système, etc.).

Les processus d'intégration dans la vie individuelle et sociale peuvent souffrir de plusieurs sortes de déséquilibre : a) la désintégration peut résulter d'une trop grande différenciation et autonomisation des valeurs, fins

et normes dans la société. L'artiste peut s'isoler de la communauté en prêchant l'art pour l'art, le savant peut défendre la thèse de la science pour la science. Il arrive aussi que des groupes se différencient et s'autonomisent à tel point que de violents conflits sociaux ne peuvent plus être évités (cfr l'Afrique du Sud). Sur le plan international, certains pays peuvent refuser de s'intégrer à une organisation mondiale et faire éclater ainsi des guerres.

b) la désintégration peut être causée par le fait que des hommes ou groupes sociaux s'efforcent d'atteindre un but inaccessible. La tension croissante entre l'objectif visé et le résultat effectivement obtenu peut changer l'idéalisme du début en un esprit désespéré et nihiliste.

c) il se peut qu'un conflit permanent et insoluble entre des valeurs, fins et normes d'égale importance aboutit à une désintégration.

d) un autre cas de désintégration résulte d'un manque de dynamicité dans la valorisation, la fixation des buts ou la régulation. Une fin quelconque par ex. peut acquérir une telle importance qu'elle est considérée en elle-même et isolée des autres objectifs. Elle se substitue en tant que moment à l'ensemble et n'est plus justifiée par un objectif plus haut et plus général (cas du nationalisme qui s'oppose à l'internationalisme).

e) de profonds conflits peuvent naître entre, d'une part, les valeurs et les fins et, d'autre part, les normes. Une norme qui est initialement au service d'une valeur ou une fin, peut se retourner contre celle-ci si la situation se modifie. Prenons à cet égard l'exemple de la guerre moderne, dans laquelle le but poursuivi, la défense des intérêts vitaux de la nation, risque d'être anéanti par la norme employée, le conflit armé. L'ancien modèle de conduite politique continue cependant à exercer une influence sur le plan international, ce qui, pour la première fois dans l'histoire, crée un danger mortel pour l'humanité toute entière. L'homme risque de devenir la dupe d'un modèle de conduite qui a longtemps livré de bons résultats, mais se retourne maintenant contre lui-même. La difficulté réside dans le fait que, dans ce domaine, le rapport traditionnel entre les fins et les normes ne peut être rétabli que par une intégration mondiale, mais qu'en même temps, pour arriver à cette unité planétaire, un abandon de ce rapport classique est indispensable.

5. La nihilisation sociale s'est indubitablement amplifiée ces dernières décennies à cause des tensions croissantes sur le plan local, national et international. Le danger est que l'objectivation humaine, condition du développement futur de l'homme, se transforme en une aliénation sans issue. Par objectivation, nous entendons le processus par lequel l'homme exprime sa propre nature dans les choses qui l'entourent (il enregistre les objets de façon idéale grâce à sa conscience et les transforme en objets humains grâce à son activité). L'être humain a élaboré un ensemble d'instruments qui

sont à la fois objectifs (ils se trouvent en dehors de lui-même) et humains (ils sont au service de ses pensées, besoins, actions). A mesure que l'homme se développe, il réussit à pénétrer plus profondément l'objet extra-humain, mais en même temps augmente le danger qu'il devienne prisonnier du système objectif, qu'il a lui-même élaboré. Il y a aliénation lorsque l'homme perd le contrôle de sa propre objectivation et devient esclave de ce qu'il a créé. Si cette aliénation se développe à tel point que toute expansion humaine en est devenue impossible, nous nous trouvons devant le nihilisme.

Il s'agit donc de savoir jusqu'où le processus d'aliénation est avancé et de connaître la puissance des forces qui empêchent cette aliénation de se convertir en nihilisme. Sur le plan social et international, les faits sont graves. Citons quelques exemples : a) il y a à l'heure actuelle des pays industrialisés, qui maintiennent leur expansion économique à flot grâce à une économie de guerre. Le danger existe que ces pays deviennent les esclaves de leur propre économie, de sorte qu'un jour la guerre deviendra inévitable ; b) malgré le plan d'une Alliance pour le Progrès, les relations entre les États-Unis et l'Amérique Latine ne cessent de s'aggraver, ce qui crée un climat de fanatisme, de pessimisme et chez certains Américains même de nihilisme (le cas de Cuba est révélateur) ; c) on assiste dans plusieurs pays à des tentatives pour faire cesser la lutte des classes sans éliminer les causes de cette lutte, à savoir l'existence de classes. On pourrait citer d'autres exemples. S'il est vrai qu'un retard dans le domaine de l'intégration à un niveau donné mène à un conflit d'intégration à un niveau plus élevé, l'humanité se trouve certainement dans une situation très explosive, dont les conséquences peuvent être catastrophiques.

#### IV. Conclusion.

1. Après quelques considérations sur l'être vivant, l'homme et la société nous avons traité dans cet article du nihilisme en tant que possibilité et en tant que situation de fait. Au cours du commentaire à propos de la possibilité, nous avons distingué les stades de l'absolutisme, du relativisme et du nihilisme, et avons indiqué que l'absolutisme et le nihilisme sont deux faces d'une seule et même attitude, et qu'ils conduisent tous les deux à une désadaptation et une désintégration maximales. Lors de l'examen de la situation de fait, nous avons relevé quelques-unes des perturbations survenant dans l'adaptation et l'intégration et pouvant mener au nihilisme. Quant à savoir dans quelles circonstances ces perturbations conduisent réellement à une attitude et à une façon d'agir nihilistes, la question ne peut pas être résolue a priori et de façon définitive. La réponse devra tenir compte du dynamisme de la situation humaine, et du degré de développement que

l'homme a atteint : une attitude peut être positive et stimulante au moment a, alors qu'elle conduit à la ruine au moment b. Une véritable explication ne peut se faire sans analyse des réalités personnelles et sociales concrètes.

2. Reste à savoir comment il faut juger le nihilisme. Plus haut, nous avons défini les tendances destructives en renvoyant à la totalité dans laquelle elles apparaissent. Nous n'avons pas qualifié de nihiliste un processus de destruction partielle, dans lequel des éléments sont abolis en vue d'améliorer le fonctionnement de la totalité. Les frictions et contradictions qui apparaissent dans l'ensemble ne sont pas nihilisantes lorsqu'elles ne forment qu'un moment dans une évolution qui mène à de nouvelles structures assurant de plus grandes possibilités d'adaptation et d'intégration.

Nous n'avons donc parlé que de totalités indépendantes et juxtaposées, comme si chacune d'elles formait un point de référence ultime. Le fait est toutefois que les différentes totalités sont interdépendantes et s'influencent les unes les autres. Ainsi un facteur déterminé peut avoir une influence destructive sur l'un ensemble (personne, groupe, société) et constructive sur l'autre. En outre, un processus d'assainissement dans un ensemble peut causer la nihilisation interne d'une autre totalité. Pour juger le nihilisme nous devons donc analyser et juger les rapports entre les personnes, et les groupes, les groupes et la société et les sociétés et l'humanité en tant que totalité dernière. Comment choisir dans un conflit entre deux totalités du même ordre (par ex. des personnes) ou d'un ordre différent (par ex. groupe-société), lorsque la nihilisation ne peut être évitée dans l'une des deux ?

Le problème se posait déjà lorsque nous traitons de l'adaptation au groupe A, qui entraînait une désadaptation envers le groupe B. Je ne puis toutefois m'arrêter au choix entre A et B, car B est à son tour une partie d'un plus grand ensemble, d'une société et celle-ci fait à son tour partie de l'humanité. En considérant cette dernière totalité, je constate qu'elle se compose de systèmes qui s'opposent, d'ensembles économiques et de blocs idéologiques. Dès lors, si je veux m'adapter à la totalité dernière, je suis tenu à opter pour une certaine humanité. Je puis, en théorie, répondre que je veux œuvrer pour une humanité future sans dissensions internes, mais ceci n'a de sens que si une telle conclusion rend possible un choix actuel. Je puis alors essayer de démontrer qu'un des systèmes economico-socio-culturels existants, s'il prend le dessus et s'il est généralisé, offre le plus de garanties pour la réalisation d'un avenir mondial plus harmonieux. Mais alors plusieurs questions surgissent, e.a. a) ce système prendra-t-il effectivement le dessus ? b) n'acquerra-t-il pas, dans son évolution future, des caractéristiques différentes de celles qui ont actuellement déterminé mon choix ? c) ai-je bien la possibilité d'opter pour un système qui se trouve en dehors de la

société dans laquelle je vis? Puis-je m'évader de ma situation particulière? Si la réponse est négative, cela signifie-t-il que je puis seulement choisir à l'intérieur du système dans lequel je me trouve?

Ces questions montrent combien les problèmes de l'adaptation et de l'intégration sont complexes et il en est de même lorsque nous essayons de juger des tendances nihilisantes. Il s'agit en fait du problème très vaste des rapports sur le plan personnel et social entre ce qui est général et ce qui est particulier, entre l'actualité et l'avenir, entre le concret, qui est présent ici et maintenant et l'abstrait (l'humanité). Une critique du nihilisme ne doit pas mener à l'élimination de la possibilité du nihilisme, mais du nihilisme en tant que fait effectif. Il faut en outre que le choix se porte vers ce qui est futur, général et abstrait, sans abandonner le lien avec ce qui est présent, particulier et concret. Le nihilisme gagne du terrain lorsqu'un trop grand déséquilibre se crée entre ces deux domaines. Enfin, nous devons, dans la solution en faveur de la suppression future du nihilisme en tant que fait effectif, accepter les inévitables processus de nihilisation partielle pour ne pas verser dans une vision utopique. Mais ces prises de position nécessiteraient un autre article.

J. KRUTHOF.